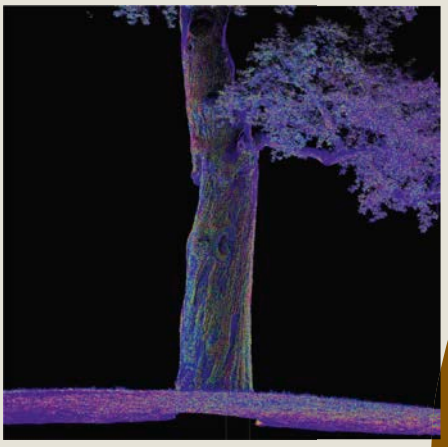
Teo Becher
Mathieu Bernard-Reymond
Loren Capelli
Mélanie Dornier
Salomé Jashi
Riitta Päiväläinen
Natalia Romik
Yasuyuki Takagi



LES SENTINELLES

Figures de l'arbre

Château de Flamanville
8 juin – 29 septembre 2024

Tous les jours de 11h-13h et de 14h-18h. Entrée libre.

Flamanville en Cotentin

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE

PRÉFET DE LA RÉGION NORMANDIE
Liberté Égalité Fraternité

DROITS CULTURELS

NORMANDIE

SEINE-MARITIME LE DÉPARTEMENT

Rouen

Visuels : Mathieu Bernard-Reymond, *On n'y comprend rien*, 2018 ; Natalia Romik, *Chêne Józef à Wiśniowa, Pologne*, Scan 3D, Przemysław Kluźniak, (ArchiTube), 2022 ; Riitta Päiväläinen, *Aomori, blue forest*, 2004 ; Salomé Jashi, *Taming the garden*, 2021. Graphisme : Léo Favier

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE

DU 8 JUIN AU 29 SEPTEMBRE 2024
CHÂTEAU DE FLAMANVILLE, COTENTIN, NORMANDIE
EXPOSITION CONÇUE PAR LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE

LES SENTINELLES
Figures de l'arbre

Teo Becher, Mathieu Bernard-Reymond,
Loren Capelli, Mélanie Dornier, Salomé Jashi,
Riitta Päiväläinen, Natalia Romik, Yasuyuki Takagi

Déraciné de l'ombre, débranché du ciel, collaborateur estimé d'une société responsable, compagnon de boulevard, patriarche de square, l'arbre n'en est pas pour autant civilisé. Apprivoisé comme individu, il reste sauvage comme peuple (fût-il tenu en bon ordre). […] Le costume trois-pièces lui va aussi bien que la tunique de l'ascète imprécateur.

Pierre Lieutaghi, *L'Arbre qui cache la forêt mère,* 1999

Après la fleur et l'oiseau, voici que l'exposition d'été au Château de Flamanville est dédiée à l'arbre. Si le jardin conservatoire des dahlias et la corbeautière, tous deux présents dans le parc avaient inspiré les précédentes expositions, c'est l'arbre, personnage principal des abords du Château, qui nourrit cette proposition. Dans l'enceinte du parc, le marronnier familier et bonhomme côtoie la silhouette altière du hêtre, à la cime duquel niche le corbeau freux. Le premier, dans l'allée clairsemée, se penche aimablement vers le visiteur quand plus loin, là où résonnent d'entêtants croassements, l'autre semble monter la garde pour ses congénères à plumes. Inspirée par ces figures duales, l'exposition propose une incursion dans les imaginaires de l'arbre.

Personnifié, autrefois figure féminine dans l'antiquité grecque et latine, masculine dans les sociétés latines modernes, l'arbre est celui qui, tantôt stoïque tantôt vengeur, recueille et protège, piège et châtie. Parce qu'il échappe à notre entendement et littéralement nous dépasse, parce qu'il nous précède et nous survit, l'arbre, est le réceptacle de nos imaginaires, de nos espoirs et nos craintes.

C'est l'arbre de l'enfance, la nôtre comme celle du monde, que photographie Yasuyuki Takagi dans l'île de Yakushima et sa forêt vierge ; pénétrez dans sa touffeur et vous aboutirez aux dessins de Loren Capelli à l'ombre duquel l'enfant mesure sa propre croissance et grimpe toujours plus haut. Une voix se fait entendre, qui nous conte une histoire d'arbre

Yasuyuki Takagi
petite forêt, 2011

Riitta Päiväläinen
«Dusk», de la série *River notes*, 2014

déraciné à Gap, de pièce de monnaie de la Rome antique et d'anneaux de Saturne, en une vidéo de Mathieu Bernard-Reymond qui relie racines et ciel, profondeurs de la terre et cosmos avec pour intercesseur, ce pin du jardin familial. Déraciné aussi cet arbre que l'on voit flotter en mer, dans le film de Salomé Jashi, sanglé sur un bateau, s'éloignant du village qui l'entourait pour gagner le parc d'un milliardaire en Géorgie. Chez Teo Becher, l'arbre de la forêt de Soignes, tronc, souche et branchages entremêlés, relie le passé antique d'une forêt primaire d'Europe du Nord à l'exploitation humaine contemporaine et ses scories. L'arbre qui s'étire et ouvre grand les bras accueille chez Riitta Päiväläinen d'étranges fantômes et rappellent, au premier regard, lesdites loques dont les arbres votifs autrefois se couvraient. Quand en Pologne, nous révèle Natalia Romik, le tronc du chêne Józef se fait le refuge pendant la Seconde Guerre mondiale de deux frères juifs tentant d'échapper aux exécutions.
Dans le parc du Château, une série de photographies de Mélanie Dornier dédiée aux arbres à vœux se déploie.

Solidement enraciné dans une forêt primaire du Pacifique ou arraché à la place d'un village géorgien, complice tendre pour l'enfant ou refuge pour les persécutés de la guerre, l'arbre est ici sentinelle, tout entier aux aguets. Perméable à tout, à l'eau céleste comme à la folie terrestre, à notre fantasme d'éternité et à notre angoisse de finitude, l'arbre est repère : qui sait, peut-être lui saurait-il comment faire avec cette chose, l'existence ?

Mathieu Bernard-Reymond
« On n'y comprend rien », issu de
La Flèche du temps, 2018

Teo Becher
Hercynienne, 2020-2022

INAUGURATION / VENDREDI 7 JUIN
VISITE PRESSE, 15H
VERNISSAGE, À PARTIR DE 18H

CHÂTEAU DE FLAMANVILLE
1, RUE DU CHÂTEAU - 50 340 FLAMANVILLE
TOUS LES JOURS, 11H - 13H ET 14H - 18H
ENTRÉE LIBRE

CONTACTS PRESSE
MARIIA LITVINOVA
INFO@CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM

MAIRIE DE FLAMANVILLE
PERRINE COLIN T./ 02 33 87 66 66
COMMUNICATION@FLAMANVILLE.FR

YASUYUKI TAKAGI

petite forêt, 2011

Vous pourriez y voir surgir la princesse Mononoké : c'est que cette forêt précisément a inspiré Hayao Miyazaki pour créer l'environnement de son film d'animation. Elle est le berceau de toutes ces créatures fantastiques et autres *yokai* qui peuplent l'œuvre de l'auteur d'*anime*. C'est sous les auspices de cette forêt exubérante, riche par l'écosystème unique qu'elle représente autant que par l'imaginaire abondant qu'elle héberge, que nous voulions commencer le parcours de l'exposition.

Nous sommes au Sud du Japon, à cinquante kilomètres environ de l'île de Kyushu, sur une petite île montagneuse de quelques 500 km^2 dite les « Alpes de l'océan » : Yakushima. Au centre de l'île, entre les sommets dont certains culminent à 2 000 mètres, se situe une forêt tempérée chaude sempervirente. Classée par l'Unesco, elle contient des spécimens millénaires de *sugi*, cèdres japonais.

Le photographe Yasuyuki Takagi (Japon, 1973) explore tant les forêts anciennes du Japon que les jardins communautaires de Harlem. À l'état sauvage dans cette île du Sud du Japon ou entre deux gratte-ciels à New York, la nature photographiée par Yasuyuki Takagi est puissante et n'a que faire du temps qui passe. Les troncs campent leur architecture noueuse, la mousse couvre la terre, et les feuilles caressent doucement l'air, empli d'une lumière ouatée. Le photographe choisit tantôt le noir et blanc pour la distance qu'il permet de prendre face au réel et, au-delà de cette capacité d'abstraction, à l'intemporalité qui en émane. D'autres fois, il préfère la couleur pour ce qu'elle peut transmettre du fantastique qui se manifeste par endroits dans ces environnements sylvestres.

« Je me suis trouvé attiré par cette forêt suite à une brève expérience que j'ai eue en Amazonie quelques années auparavant. La forêt, en termes sonores, est l'exact contraire de la vie à New York où je vivais alors, mais visuellement elle dégage cette même forme de sérénité chaotique que l'on peut ressentir en ville. Chaque élément vivant est un mais fait également partie d'un tout, s'intégrant dans un cycle qui le dépasse. »

LOREN CAPELLI • RÉSIDENCE DE CRÉATION

Loren Capelli (France, 1981) a été invitée à mener une résidence de création en vue de présenter une pièce inédite. Si son travail est plus connu dans le champ de la littérature jeunesse ou dans les colonnes du *New York Times*, elle s'exprime aussi à travers l'installation, la performance, le multiple. Depuis 2017, elle est impliquée dans Bains, laboratoire instillé par la chorégraphe Catherine Contour, explorant les possibilités artistiques de l'hypnose. Son album *Cap !* (Éditions courtes et longues) a obtenu le Prix Sorcières et le Prix de l'Illustration Jeunesse en 2020.

Pour l'exposition, elle imagine *grimper – grandir*, une ode à la liberté de l'enfance.

« Cette installation témoigne de gestes libres et émancipés d'enfants au contact d'arbres. Le territoire de mon enfance était peuplé de noisetiers, de hêtres, de châtaigniers, de nombreux résineux (sapins, épicéas, pins) et de toute la vie qui s'accorde avec : un immense terrain de jeu. Ces présences verticales étaient aussi des piliers, des repères, des abris, des cachettes, des confidents. En côtoyant la forêt et en grimpant aux arbres, j'ai grandi au moins un peu. »

Enfant au cœur de la forêt, enfant qui cueille, ramasse, assemble, qui doute.

Enfant qui se redresse et organise les brindilles et les feuilles, les agence, compose.

Enfant qui observe encore.

Enfant parmi des arbres, enfant qui cherche l'équilibre, le perd, s'appuie, s'ennuie, s'accroche, prend de la hauteur, se balance, saute, se blesse, se pose un peu, s'adonne à la rêverie, continue son chemin.

Enfant en mouvement, qui explore, joue, s'invente.

Dessins au trait et au pastel, paysages à l'encre et au pastel, impressions numériques, textile

MATHIEU BERNARD-REYMOND

Mathieu Bernard-Reymond (France,1976) conçoit la photographie comme un moyen de créer des réalités étranges, de faire naître des mondes possibles. L'aspect numérique de son approche lui permet de mettre en scène les données aussi bien que le monde tangible.
Ses images manipulent le paysage, l'architecture et l'information comme les composantes d'un langage poétique qui aspire à se renouveler en permanence.

La Flèche du temps est un ensemble composé de photographies et de vidéos.
L'œuvre prend pour point d'ancrage un arbre du jardin familial et l'annonce de sa chute. Partant de cette figure issue de l'environnement proche de l'artiste, elle convoque l'histoire antique et l'échelle de l'univers. À l'image, dans un troublant écho, les cernes du bois se confondent avec les anneaux de Saturne. Les images sont issues de la sonde Cassini, qui elle aussi s'abîmait dans l'espace alors que l'arbre du jardin se laissait tomber. À partir de ces faits simultanés, sans lien de causalité apparent, l'artiste expose en voix off trois histoires correspondant à trois temporalités, trois perspectives différentes sur notre place dans l'univers et le temps.

Chaque année, je disais à mon frère :
« Dis donc, il penche de plus en plus cet arbre. »
Et puis un jour, mon père nous l'a annoncé par SMS. Il a écrit :
« Le pin d'Espagne devant la maison vient de tomber sous l'effet du vent. »
Et il a ajouté : « Aucun dégât matériel ou humain. »

Dans sa chute, en soulevant ses racines, l'arbre a ouvert un trou de plusieurs mètres dans le sol.

On s'est tous retrouvés autour, mes parents, mon frère, nos enfants. On grattait la terre, on regardait ce trou.
On savait que l'arbre allait tomber, mais impossible de prévoir quand, ni comment.
Là, c'était fait. Ses anneaux de croissance ont révélé qu'il devait avoir presque 200 ans.

Je vous raconte ça parce que, en grattant sous la souche, entre les racines, mon frère a trouvé une pièce en métal. Ça ressemblait à rien. Mais quand il l'a montrée à sa femme, elle a dit que c'était une monnaie romaine. Elle est archéologue. (...)

« On n'y comprend rien », issue de *La Flèche du temps*. Vidéo, 4'17''. Avec la collaboration de Rinny Gremaud. Coproduction du Musée de l'Elysée et du Département fédéral des affaires étrangères de la Suisse à l'occasion de La nuit des images, 2018

SALOMÉ JASHI

Un homme puissant – anonyme dans le film – cultive un étrange passe-temps. Il achète des arbres centenaires, dont certains ont la hauteur d'un immeuble de quinze étages, à des communautés vivant sur la côte géorgienne, puis les déracine pour en faire une collection dans son jardin privé. Pour transplanter des arbres d'une telle dimension, le paysage qui les entoure est bouleversé ; les personnes qui vivent autour sont forcées de s'adapter à ces perturbations.

« Il y a quelque temps, écrit la cinéaste géorgienne Salomé Jashi (1981), toute la Géorgie a assisté à une scène surréaliste : un grand arbre flottait sur la mer. [...] En faisant l'expérience de cette image, j'ai eu l'impression de voir une faille dans le réel. C'était comme si j'avais vu quelque chose que je n'aurais jamais dû voir. C'était beau, comme une poésie de la vie réelle, mais en même temps cela semblait être une erreur. [...]
Je voulais explorer ce qui se cachait derrière cette image étrange et envoûtante ; raconter l'ambition d'un homme puissant, qui modifie les paysages, déplace les arbres, laisse les témoins de ces scènes, perplexes – tout cela pour son plaisir.

Nous avons tourné pendant près de deux ans. Avec ma petite équipe, je me rendais chaque mois sur la côte pour essayer de capturer des éléments pour le film. C'était un processus difficile, car rien n'était vraiment planifié. Nous dépendions des éléments naturels comme le vent, la pluie, de circonstances inattendues dans la routine des travailleurs et de la situation politique générale de l'époque. Le processus de transplantation des arbres était très lent et des éléments clés se produisaient très rapidement. Mais le plus grand défi était lié aux habitants de la région. Étant donné que l'homme riche qui se trouve dans les coulisses est aussi l'homme politique le plus puissant du pays, beaucoup avaient peur d'apparaître devant la caméra, craignant les conséquences possibles ; la peur que nous, comme d'autres démocraties fragiles, avons dans le sang. »

Taming the Garden, 2021
Film, 92 min.
Mira Film, CORSO Film et Sakdoc Film
Suisse, Allemagne, Géorgie

TEO BECHER

La forêt de Soignes, localisée au sud de Bruxelles, présente des caractéristiques qui la situent à la croisée de l'espace naturel et de l'espace fabriqué. Ce milieu est marqué par la présence et l'influence de l'activité humaine. Son histoire est ancienne : identifiée comme l'une des forêts primaires d'Europe de l'ouest, César la mentionne lors de la conquête de la Gaule, puis elle est profondément exploitée au Moyen-Âge et lors de guerres ainsi que, plus récemment, lors de la construction d'infrastructures de transport. Cependant, pour la plupart des Bruxellois·es, elle reste perçue comme un espace naturel, une forêt séparée de la ville et du monde humain. Dans cet espace, les activités humaines côtoient l'entropie naturelle de la forêt .
Cette cohabitation s'est manifestée, pour Teo Becher (France, 1991), dans ces formes géométriques qui émaillent l'espace de la forêt.

« J'ai cherché, dans un premier temps, à déceler dans cette forêt les formes laissées par l'humain : nettes, tranchantes, ordonnées. Dans un second temps, je me rends compte que je me mets à lire la forêt différemment. Je calque alors sur le chaos apparent des arbres et des branches les formes géométriques que je recherche et qui appartiennent au monde humain, créant ainsi un dialogue entre ce dernier et la forêt.

Il s'agit ici de proposer une réflexion sur notre rapport au monde naturel : comment notre regard et notre perception de ce qu'on appelle *la nature* induit un jeu de relation abstrait et en dehors de celle-ci ? Que se passe-t-il si on remet en question ce paradigme ? »

Associant grands formats et ensemble de petits tirages, la série déploie les états hétérogènes de la forêt et de ses formes. Aux gestes de l'homme sur la forêt, à ses coupes, Teo Becher superpose les manipulations du cliché photographique en laboratoire, tantôt pour souligner les interventions humaines sur l'arbre, d'autres fois semble-t-il, pour rendre visible l'aura émanant de leur silhouette.

RIITTA PÄIVÄLÄINEN

Shelter, River Notes, Aomori Blue Forest
Structura, 2004 - 2019

C'est en forêt que Riitta Päiväläinen (Finlande, 1969) grandit et qu'inlassablement, devenue photographe, elle retourne pour réaliser ses prises de vues. En Finlande principalement, au Japon également, elle déploie en forêt des mises en scène mêlant les silhouettes élancées des arbres à de grandes longueurs de textile qui tantôt s'enroulent le long des troncs, tantôt s'entremêlent parmi les branchages. La présence du textile, comme celle de la forêt, a habité l'enfance de l'artiste au quotidien, alors que sa mère confectionnait les vêtements de toute la famille.

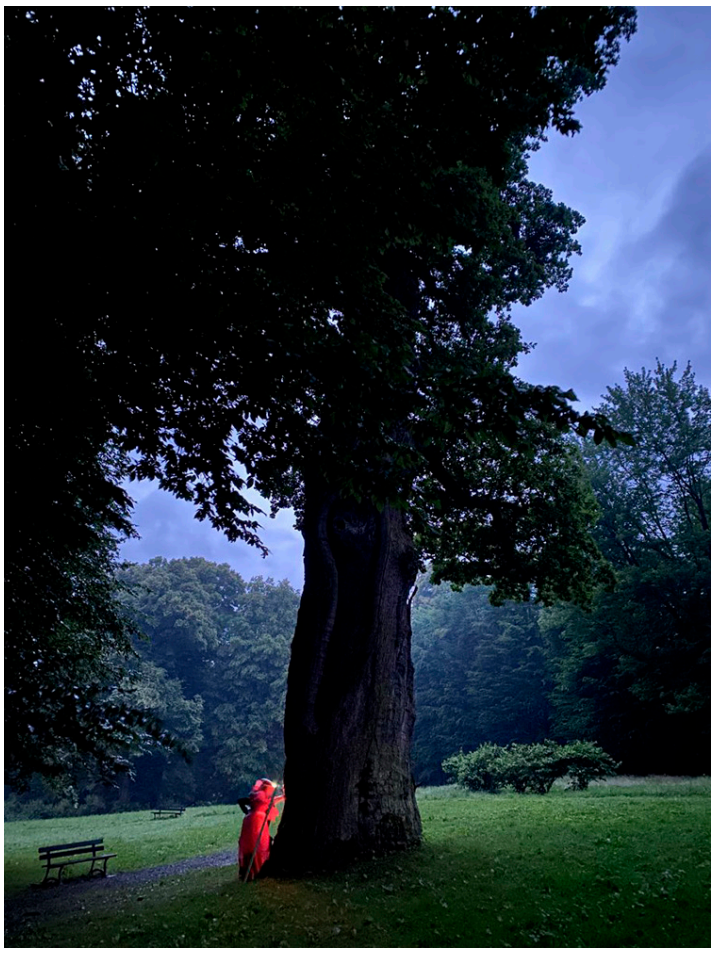
Qu'elle retourne sur les terres, le long de la rivière de son enfance, ou qu'elle explore une forêt inconnue au Japon, le geste de Riitta Päiväläinen procède d'une observation attentive portée à l'environnement qu'elle vient orner, selon sa géographie singulière, d'interminables rubans, de petites robes ou de longs kimonos. La mise en place est longue, effectuée par l'artiste seule, sans aide extérieure, sorte de prolongement de jeux enfantins solitaires en forêt.

Si l'association du textile à la figure de l'arbre peut rappeler les traditions votives et lesdits «arbres à loques», la disposition de ces vêtements égrenés dans l'espace, suspendus dans les airs et le soin qui est apporté à leur placement suggèrent in fine tout autre chose. Davantage que l'évocation de présences humaines qui auraient quitté ces vêtements, ils semblent appeler d'autres corps, ceux des arbres, qui s'en trouvent dès lors étrangement personnifiés.

Les photographies sont issues des séries *Shelter* (Refuge), *River Notes, Aomori Blue Forest, Structura*, 2004-2019.

"Les abris dans la nature me rappellent les souvenirs de mon enfance, lorsque les journées étaient pleines de jeux et d'imagination. Je me souviens d'être assise dans la cabane de broussailles que j'avais fabriquée moi-même, sentant la faible lumière de l'automne, la mousse sous mes pieds. La création de ces images m'a rapprochée de l'enfant qui est en moi, de l'harmonie du sentiment de ne faire qu'un avec la nature. (...)
La nature nous abrite. Est-ce que nous abritons la nature ?"

NATALIA ROMIK



Une cachette dans le Chêne Józef (Wiśniowa, Pologne)

Le Chêne Józef est l'une des neuf cachettes étudiées par Natalia Romik (Pologne, 1983) et une équipe de scientifiques dans le cadre de son projet *Architecture de la survie*. Artiste et architecte polonaise, Natalia Romik s'emploie là à rendre un hommage à l'architecture de la survie, celle des cachettes construites et utilisées par les Juifs pendant l'Holocauste. Troncs creux d'arbres, armoires, égouts urbains, grottes ou tombes vides ont été utilisés pour créer des abris temporaires.

Parmi ceux-ci figurent le Chêne Józef. Vieux de plus de 650 ans, il se tient dans le parc situé sur le domaine du palais et du manoir de Wiśniowa, dans la région de Podkarpacie. La communauté locale se souvient qu'il s'agissait d'une cachette pour des frères juifs pendant la Seconde guerre, ce qui est également confirmé par le récit d'après-guerre du journaliste Julian Pelc. Le Chêne Józef est un arbre cheminée, creux en son milieu sur presque toute sa hauteur. Pendant la guerre, il y avait une entrée à l'intérieur de l'arbre, à un niveau accessible. Aujourd'hui, l'entrée est envahie par la végétation et il ne reste qu'une petite fissure par laquelle on peut voir. Dans l'arbre se trouvent une douzaine de marches en bois et des supports métalliques.

Pour Dawid et Paul Denholz, originaires de la ville voisine de Frysztak, il s'agissait probablement d'une de leurs nombreuses cachettes. Après s'être échappés en 1942 du camp KL de Plaszow à Cracovie, ils se sont cachés dans les forêts, les champs et les fermes des environs. D'anciens voisins leur sont venus en aide, d'autres les ont menacés de mort. Seuls membres de leur famille à avoir survécu à la guerre, ils se sont tous deux installés aux États-Unis après la fin de celle-ci.

Les photographies et vidéos présentées ici sont issues du projet *Architecture de la survie*. Celui-ci a fait à ce jour l'objet de trois expositions : à la Galerie nationale d'art Zachęta de Varsovie (avril - juillet 2022), au Centre TRAFO d'art contemporain de Szczecin (août - novembre 2022) et au Musée juif de Francfort (février - août 2024). Natalia Romik y développe une réflexion sur les enjeux fondamentaux de l'architecture et de la coexistence sociale, tels que la relation entre la forme et la fonction ou la conception et l'utilisation de l'espace. L'exposition est un résumé du projet de recherche de Natalia Romik soutenu par la Gerda Henkel Stiftung et la Fondation pour la mémoire de la Shoah. Commissaires d'exposition : Stanisław Ruksza, Kuba Szreder, collaboration scientifique : Aleksandra Janus.

MÉLANIE DORNIER • EN EXTÉRIEUR, DANS LE PARC DU CHÂTEAU

Parmi les arbres de nos forêts ou de nos villes, certains font l'objet de cultes. Nommés ici « votifs », là « sacrés », ces arbres sont réputés avoir le pouvoir d'intercéder auprès d'une force supérieure. Ils sont alors chargés de porter, en vue de les exaucer, les demandes formulées par celui ou celle qui y place sa croyance.

Ces spécimens constituent autant de témoignages de notre relation intime à la nature. Comme le souligne Andrée Corvol, spécialiste des arbres et de l'histoire des forêts, ces arbres « jouent les intermédiaires entre le monde souterrain et le monde céleste ». Les dévotions portées aux arbres sont souvent d'origine animiste et peuvent être, en France, associées à la culture celte notamment. La religion chrétienne reprendra souvent à son compte ces arbres et leurs sites pour les convertir en lieux de culte dédiés à la Vierge ou un saint.

Chargées de mystère et de secret, ces croyances attribuent à un arbre ou à son lieu de vie un pouvoir de guérison ou une capacité à réaliser un vœu. Avec les années, les couches d'histoire et d'adoration s'accumulent autour de l'écorce. Leur traces – étoffe, clou, statuette, mots, chapelet, nœud dans les branches… – impriment les preuves visibles de cette connexion entre êtres vivants. Plus ou moins encadrée et ritualisée, la pratique du culte des arbres existe dans de nombreuses cultures : Belgique, Madagascar, Royaume-Uni, Mexique, Inde, Japon, etc.

Mélanie Dornier, photographe établie en Normandie, entame en 2023 un projet de recensement des arbres votifs en France. Partir à la recherche de ces arbres sacrés relève d'une enquête minutieuse de localisation et de collecte de données factuelles : histoire, légende, botanique, etc. Dans un souci documentaire, une fiche explicative accompagne chaque portrait d'arbre.

Projet soutenu par l'aide à la création de la Direction régionale des affaires culturelles de Normandie.

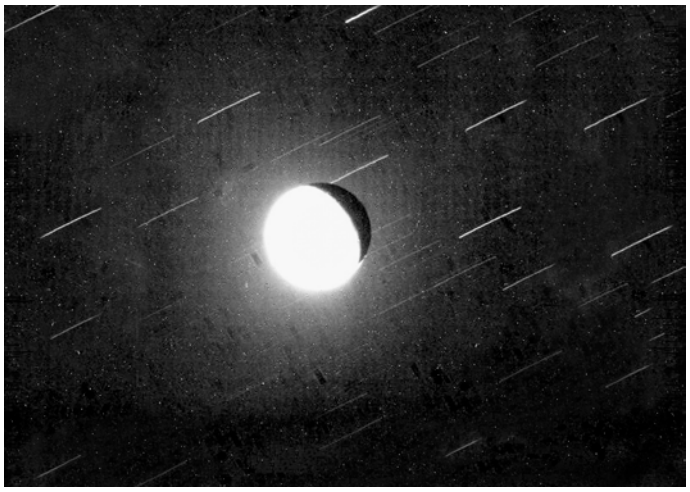
IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrephotographique.com.
Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.

1 - Teo Becher, *Hercynienne*, 2020-2022

2 - Teo Becher, *Hercynienne*, 2020-2022

3 - Mathieu Bernard-Reymond, extrait de la vidéo
La Flèche du temps, 2018



4 - Mathieu Bernard-Reymond, extrait de la vidéo
La Flèche du temps, 2018 © MBR / Nasa

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrephotographique.com.
Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.

5 - Loren Capelli, Dessin issu de la résidence au Château de Flamanville, 2024

6 - Loren Capelli, issu de l'album *Cap!*, éd. courtes et longues, 2019

7 -Salomé Jashi, *Taming the garden*, Mira Film, CORSO Film and Sakdoc Film, 92 min., 2021

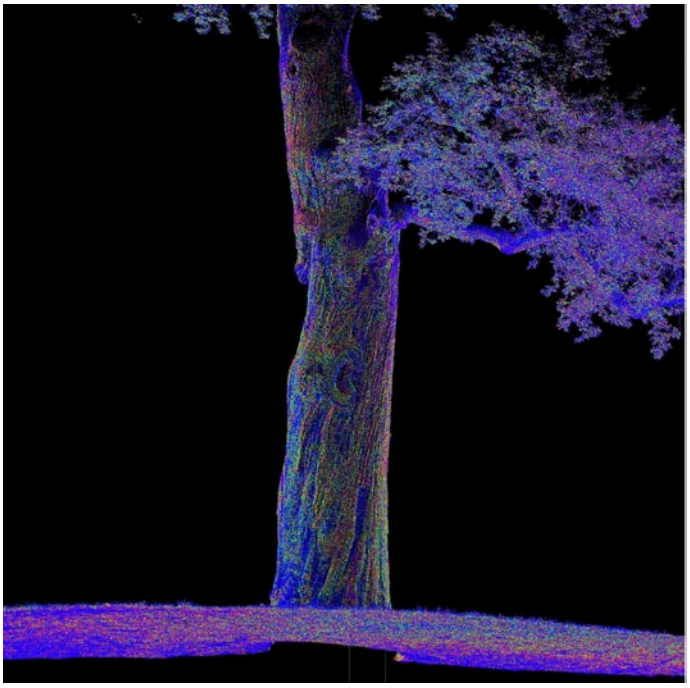
8 -Salomé Jashi, *Taming the garden*, Mira Film, CORSO Film and Sakdoc Film, 92 min., 2021

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

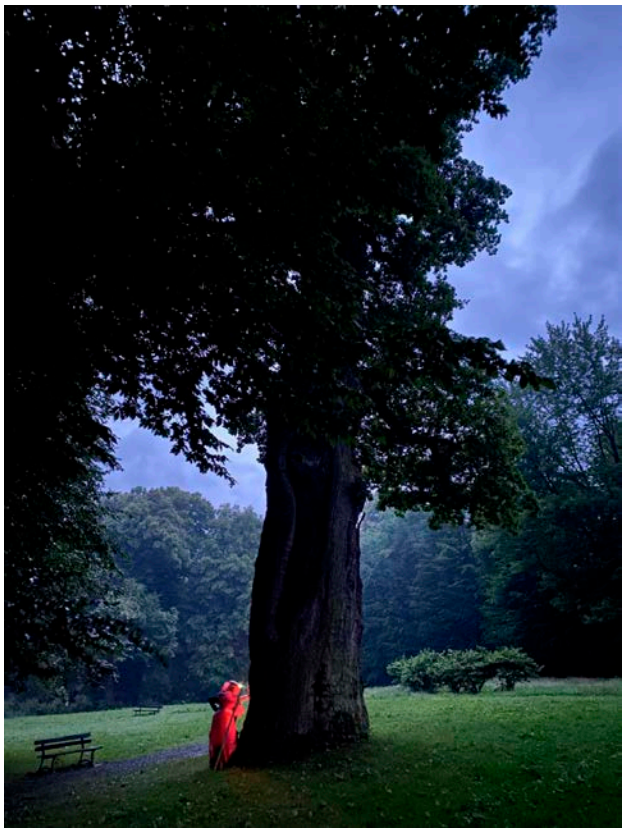
Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrephotographique.com.
Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.

9 - Riitta Päiväläinen, de la série *Aomori, blue forest*, 2005

10 - Riitta Päiväläinen, de la série *Aomori, blue forest*, 2005



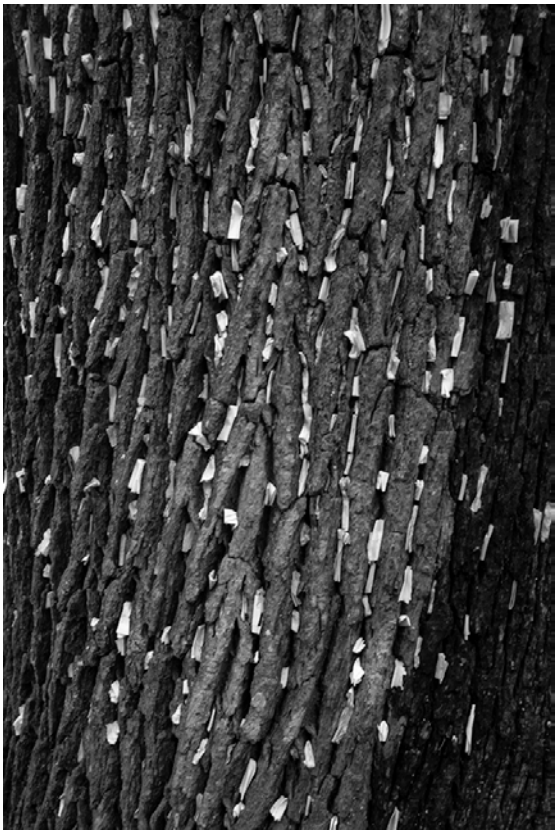
11 -Natalia Romik, *Chêne Józef à Wiśniowa, Pologne,* Scan 3D, Przemysław Kluźniak, (ArchiTube), 2022



12 -Natalia Romik, *Chêne Józef à Wiśniowa, Pologne*, 2021

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

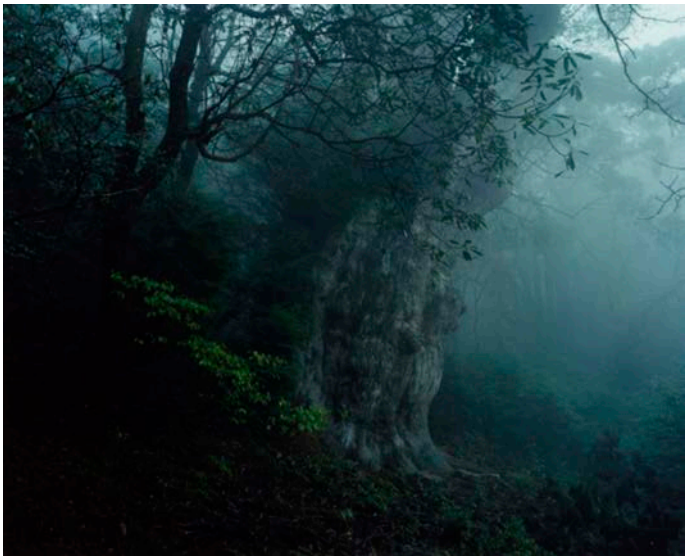
Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrephotographique.com.
Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.



13 - Mélanie Dornier, de la série *Exaucés dans le murmure de l'écorce*, 2023 - en cours

14 - Mélanie Dornier, de la série *Exaucés dans le murmure de l'écorce*, 2023 - en cours.

15 - Yasuyuki Takagi, *petite forêt*, 2011



16 - Yasuyuki Takagi, *petite forêt*, 2011

LE CHÂTEAU DE FLAMANVILLE

Façade du Château de Flamanville, exposition *À TIRE D'AILE, Figures de l'oiseau*, juin 2023.

Aujourd'hui lieu d'exposition, le Château de Flamanville accueille pour la quatrième année consécutive une proposition du Centre photographique Rouen Normandie pour la période estivale.

L'exposition se tient sur les deux niveaux du corps principal du Château, construit en granit gris extrait des falaises voisines à partir de la deuxième moitié du XVII^{e} siècle.

En 1986, le Château ainsi qu'une vingtaine d'hectares de terres deviennent la propriété de la commune de Flamanville. Après rénovations et consolidations, il devient le lieu de manifestations culturelles, d'activités sportives et associatives. Au Château, s'ajoutent une chapelle, deux petits pavillons, un parc boisé d'une vingtaine d'hectares, trois étangs, une serre, un arboretum et un jardin conservatoire de dahlias. Le domaine est inscrit depuis 1930 à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

Parc du Château de Flamanville

LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE

Exposition *IN SITU*, Marleen Sleeuwits, septembre 2023 – janvier 2024. Exposition *La Rose est sans pourquoi*, janvier – mai 2024.

Aujourd'hui labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, le Centre photographique Rouen Normandie poursuit une histoire commencée il y a trente ans. Premier lieu dédié à la photographie sur le territoire normand et parmi les pionniers sur le territoire national, à une époque où la photographie était encore un médium en voie de reconnaissance artistique en France, il est situé en cœur de centre-ville à Rouen.

Le Centre déploie en ses murs une programmation annuelle de trois à quatre expositions, complétée par des propositions hors les murs, en partenariat avec des institutions régionales et nationales (lieux d'art, établissements scolaires, hospitaliers, *etc*.) et un programme de résidences artistiques. Le Centre photographique porte une ligne artistique qui met au cœur de sa programmation l'esthétique comme vecteur d'engagement et une ligne culturelle qui met un point d'honneur à la matérialité de l'œuvre et ce que la présence physique implique : choix de l'auteur, temps du spectateur.

La programmation, qui fait se côtoyer figures historiques et artistes dits « émergents », défend des propositions artistiques singulières, en prise avec les réalités du monde, au travers d'expositions pour majeure partie inédite sur le territoire français et proposant un panorama international de la création photographique. Une politique soutenue de projets éducatifs et un programme riche de visites, débats, projections, ateliers de pratique photographique, d'écriture littéraire, de performances, viennent offrir au plus large public l'occasion d'appréhender autrement le monde de l'image (photographie et image en mouvement), de mettre au jour ses résonances avec d'autres formes d'expression artistique et ses ramifications dans la société. Lectures de portfolios, workshops et bourses s'y adjoignent pour un accompagnement des photographes professionnels, régionaux et nationaux.

Dans le cadre du projet européen FUTURES, le Centre développe le programme Frutescens, dédié à la création photographique émergente française. Le Centre conduit régulièrement des résidences photographiques sur le territoire normand. Les artistes sont invités à porter leur regard sur un aspect de la région qui peut faire écho avec les enjeux à l'œuvre dans leur travail personnel. Chaque résidence est alors une rencontre entre une écriture visuelle, un cheminement conceptuel et les visages d'un territoire.

Le Centre photographique Rouen Normandie reçoit le soutien de :

Il est membre des réseaux :